

Lizette Gervais

LA SURVIE QUOTIDIENNE

**par Hélène Pedneault
avec la collaboration
de Nicole Gilbert**

Plus je vieillis et plus je trouve les êtres humains formidables. Cette conviction – qu'on peut difficilement avoir dans la prime jeunesse – est devenue encore plus forte en moi après l'enregistrement, à Radio-Québec, d'un Droit de parole aux personnes atteintes de cancer¹. Quand je suis sortie du studio, une phrase de Clémence m'est revenue, qui résume tout ce combat acharné contre un ennemi impitoyable. «L'espoir est un enfant sauvage à qui je ressemble avec rage.» Mais je savais déjà que cette lutte se fait davantage pour la vie que contre la mort. Parce que c'est exactement ce que j'ai éprouvé devant Lizette Gervais, quand Nicole Gilbert et moi l'avons rencontrée, en juin 1985, cinq mois après une intervention majeure et mutilante: un cancer du col de l'utérus s'était propagé dans toute la région du bassin. Il faudrait savoir maintenant comment on se sent quand on apprend, un jour, que l'ennemi est dans la place.





«Cela a été comme un bombardement. À ce moment-là, ma vie s'orientait différemment; j'allais vivre de façon plus autonome, avec deux enfants qui pouvaient partir en appartement d'une journée à l'autre, et mon plus jeune fils qui allait rester avec moi. J'étais insécure sur tous les plans, y compris pour mon travail parce que je suis à contrat. La nouvelle du cancer est arrivée dans tout ça. Je suis entrée à l'hôpital le 3 juin 84, le jour de mon anniversaire. C'est comme ça que je m'en rappelle. Autrement, je ne me souviens d'aucune date.

«J'avais des malaises depuis deux mois, pas plus. Au départ, on ne m'a pas dit que c'était aussi grave. Ce n'est qu'une dizaine de jours après que les médecins m'ont appris que j'avais un type de cancer "agressif"; c'est le terme qu'ils ont employé. Est-ce que ce cancer était là depuis quelques mois? Depuis un an ou plus? Personne ne peut le dire. De toute façon, le résultat était très grave, et ils ne savaient pas comment le traiter. C'était sûr, à ce moment-là, qu'il n'y avait pas d'intervention chirurgicale possible parce que la maladie était trop avancée. Et les traitements, quels qu'ils soient, prennent du temps. Au fond, il s'agissait de savoir si la radiothérapie ou la chimiothérapie pouvaient être efficaces. J'avais déjà pris la décision d'être plus autonome, mais je me suis demandé si j'étais capable de vivre ça toute seule, et si j'allais essayer de me battre. Et j'ai décidé que oui.

«Je n'allais pas reculer à cause de cette maladie. Je voulais vivre pleinement, pousser, avancer et rejoindre la vie. Finalement, la radiothérapie a été absolument inefficace. Peut-être la chimiothérapie, ensuite, a-t-elle été efficace? Mais j'ai exploré aussi toutes sortes de médecines douces: diète, relaxation, imagerie positive, massothérapie, etc. Parce que je me disais: "Ça ne vaut pas la peine de vivre si je ne vis qu'à moitié. S'il y a des choses à explorer, c'est à moi de le faire." J'avais aussi beaucoup d'ami-e-s qui me soutenaient. En fait, je n'avais pas choisi de vivre pour moi. Je sentais que tellement de gens voulaient que je reste en vie et comptaient sur moi, que c'était comme si je le faisais pour les autres. Alors j'ai décidé de vivre pour moi. J'ai l'impression que cette décision m'a beaucoup aidée.»

HF: *Es-tu entrée à l'hôpital à cause d'une crise ou suite à une série d'examen inquiétants?*

LG: Ni l'un ni l'autre. J'avais passé tous les tests Pap, les cytologies. J'en avais encore eus la semaine dernière. On m'avait dit que quelque chose n'allait pas, mais que ce serait traité en microbiologie, que c'était une infection. Ce dont j'étais sûre en entrant à l'hôpital, c'était de ne pas avoir de cancer.

HP: *Alors il n'y avait pas eu négligence de ta part?*

LG: Non. J'avais des rendez-vous tous les six mois. J'y étais même allée en décembre, en mars, en mai. En plus, comme ancienne bénévole à la Société canadienne du cancer, j'avais, pendant des années, sensibilisé les femmes à la prévention. Oh! J'avais un tout petit fibrome, mais ils n'opèrent pas pour ça! J'avais aussi des menstruations un peu plus abondantes, mais je me disais que c'était la ménopause. On met tout sur le dos de la ménopause.

HP: *Mais comment se fait-il qu'ils n'aient rien vu lors des examens?*

LG: Je ne sais pas si c'est la bonne explication, mais comme le cancer était à l'endocol, c'est-à-dire plus haut que le col, plus près de l'utérus, les secrétions n'étaient pas modifiées, ce qui donnait toujours des cytologies négatives. Les médecins ont reconnu après qu'ils devraient peut-être faire leurs examens plus en profondeur, mais que ce serait plus désagréable pour les femmes. De toute façon, ce genre de cancer est assez rare.

Au début, ils m'ont dit que c'était un cancer «Grade 1», c'est-à-dire un cancer du col qui se traitait facilement, avec un pourcentage très grand de réussite. Et je le croyais. Si c'était nécessaire, ils allaient me proposer une intervention. Après, ils ont commencé à être confus: l'intervention n'était plus possible, c'était plus grave qu'ils ne le croyaient et le cancer avait un caractère très agressif.

J'ai eu deux traitements successifs: la radiothérapie, puis la chimiothérapie dont je ne croyais pas avoir besoin. La radiothérapie m'a tellement affaibli et rendue malade que je ne voyais plus les choses de la même façon. Je me disais: «C'est peut-être comme ça qu'on part.» À d'autres moments, j'avais l'impression que j'allais m'en sortir. Je passais par tous les états.

NG: *Est-ce que tu as eu envie de décrocher à un moment donné?*

LG: Oui. Je me disais que ça ne valait pas la peine de se maintenir en vie à coups de comprimés de codéine, toujours mal dans sa peau parce qu'on souffre trop. C'était toujours le même type de douleurs, comme de menstruations. Je me demandais pendant combien de temps ça allait continuer. Pourtant, j'y repense aujourd'hui, ils m'avaient clairement dit que je n'avais à peu près aucune chance de m'en tirer. Il y avait peut-être une intervention possible, mais ça ne réussissait que dans 3 à 5 % des cas. Je suis allée consulter une autre équipe médicale, à Toronto, qui a posé le même diagnostic.

Mais moi, entre-temps, j'avais commencé à faire de la relaxation et de l'imagerie, à essayer de me débattre d'une autre façon. J'avais aussi commencé une psychothérapie. J'allais devoir vivre des choses seules, mais je ne pouvais pas le faire sans soutien. Et je ne voulais pas l'exiger de mes ami-e-s. Je suis sûre qu'une de mes amies, entre autres,

pleurait jusque chez elle en sortant d'ici. Si je voulais garder des contacts véritables avec les gens, il ne fallait pas qu'ils viennent toujours me voir comme une malade. J'avais souvent pensé à la psychothérapie dans le passé. La personne que j'ai choisie, avec son petit côté «flyé», m'a amenée sur des pistes nouvelles. Elle n'avait pas peur que j'essaie ceci ou cela.

NG: *Étais-tu prête à tout essayer en te disant que tu n'avais plus rien à perdre?*

LG: Pas vraiment. Je le faisais avec plus de confiance que ça. J'avais vraiment l'impression qu'il allait se passer quelque chose.

NG: *Tu as essayé l'imagerie positive. Comment est-ce que ça fonctionne?*

LG: On relaxe et on arrive à un état de calme, par de la musique et des paroles, sur cassette. Puis on donne une image à sa maladie et on se donne un instrument pour la combattre, toujours en image. Moi je voyais une espèce d'oiseau noir, gluant, épouvantable, que je portais dans mon ventre. Je le regardais jusqu'à ne plus pouvoir le tolérer et là, je me donnais des pics, des râtaux, des couteaux, toutes sortes d'instruments pour le combattre, le détruire et le dégager de moi. Après, je me flattais, toujours en image, comme pour m'apporter un peu de douceur ou panser une plaie. Je faisais l'exercice deux ou trois fois par jour, pendant trois quarts d'heure, en me répétant que ce serait efficace.

HP: *Tu t'es donné un pouvoir sur ta maladie...*

LG: Oui. Peu à peu, le système lymphatique, qui était atteint, est redevenu sain, et c'est alors qu'ils ont pu m'opérer. Est-ce uniquement à cause de la chimiothérapie? Est-ce le fait d'avoir suivi en partie la diète du Dr Kousmine (méthode Simonton²)? C'est probablement une combinaison de tout cela.

HP: *Mais tu as pris aussi une décision intérieure?*

LG: Oui. Je n'avais jamais eu de pouvoir nulle part. Peut-être un peu dans ma vie professionnelle, sûrement pas dans ma vie privée. L'intervention a eu lieu quand j'ai décidé de courir le risque. Ils devaient faire une intervention d'exploration: ils évalueraient les ganglions, feraient des coupes pour savoir si les tissus étaient positifs ou négatifs et, s'ils s'avéraient négatifs, les médecins pourraient procéder à l'intervention, c'est-à-dire enlever l'utérus.

NG: *Mais n'es-tu pas allée consulter une guérisseuse avant l'intervention?*

LG: Je suis d'abord allée voir un médium, en décembre, une semaine ou deux avant l'opération. Je me demandais ce que je pouvais faire pour me renforcer et ne pas devenir folle dans tout cela. Mes enfants étaient complètement désemparés et réagissaient, comme tous les adolescents, en s'éloignant de moi. Ils n'acceptaient pas ma maladie.

Cela m'était difficile à vivre.

Alors j'ai consulté un médium, qui m'a dit des choses étonnantes sur ma maladie: qu'il n'y avait pas de problème et que les ganglions étaient négatifs, alors que les médecins m'avaient dit le contraire. Ceux de Toronto avaient dessiné devant moi, sur un grand tableau, une personne avec ses organes génitaux et tous ses ganglions, et ils avaient fait une croix dessus en me disant: «Il n'y a rien à faire là, Madame.»

Le médium m'a dit aussi que je m'étais toujours laissé dominer, et que la maladie en était un effet. Je vivais dans un stress que j'étais incapable de dominer. On prétend que les cancers sont causés par un ou des stress qui seraient survenus dans une période de six à dix-huit mois avant la maladie. J'ai très bien pu identifier ce qui avait craqué à ce moment-là dans ma vie... Ce médium m'a remonté le moral. Il m'a aidée à identifier ce qu'il a appelé mes *intimidateurs*, c'est-à-dire les situations et les personnes qui me dominaient à cette époque-là.

Je suis aussi allée voir une guérisseuse qui avait des qualités de voyance, et qui m'a beaucoup soutenue et énergisée: je me sentais tellement bien en sortant de chez elle! Tout ça demeure quand même assez mystérieux.

HP: Comment étais-tu avant l'intervention? Tu allais t'endormir et tu ne savais pas dans quel état tu allais te réveiller...

LG: Non. Je savais seulement que si l'intervention était courte, ça voulait dire qu'ils n'avaient rien pu faire et qu'il restait bien peu d'espoir. Par contre, si l'intervention durait très longtemps, ça signifiait qu'ils étaient arrivés à enlever la tumeur. En me réveillant, j'ai entendu quelqu'un dire qu'il était neuf heures moins vingt. Comme j'étais entrée dans la salle d'opération à huit heures, j'ai pensé que cela avait été très court et que c'était foutu. Mais tout à coup quelqu'un s'est plaint de «cette grosse journée». Alors là, j'ai compris qu'on était le soir et que j'étais sauvée. L'opération avait duré 12 heures. Et quand j'ai aperçu mes ami-e-s qui avaient l'air tellement content-e-s, j'ai su que tout devait être correct.

HP: Mais tu savais que la convalescence serait très longue?

LG: Oui. Au moins six mois avant de reprendre un bon nombre d'activités, m'avaient dit les médecins, et un an avant de recommencer normalement, parce que j'avais encore des traitements de chimiothérapie à subir après l'intervention, de manière préventive. Mais j'ai commencé à travailler à mi-temps au bout de quatre mois.

J'ai aussi cherché d'autres moyens de me rétablir comme l'antigymnastique, les massages. Encore maintenant, j'ai une massothérapeute. Mon corps avait été tellement bousculé par les médicaments, les intoxications, l'intervention et tout le reste. J'avais besoin d'être dorlotée, traitée en douceur, sans aiguilles ni couteaux.

HP: Comment t'es-tu «ajustée» à la douleur, quasi permanente?

LG: J'essayais de faire de la relaxation parce



1977: Lizette Gervais et Andréanne Lafond

Elle a commencé à travailler à Radio-Canada en 1960, au temps de Judith Jasmin. Les femmes étaient rares dans les couloirs de l'information. Mais elle a tout de suite connu une certaine Andréanne Lafond avec qui elle a fait plus tard les 400 coups, en animant *La Vie quotidienne*, l'une des meilleures émissions de radio jamais produites à Radio-Canada. On s'en ennue encore, même si le tandem s'est séparé en 1980, après quatre ans de merveilleuse folie.

Ah! *La Vie quotidienne*, ça a été extraordinaire...!, dit Lizette Gervais. C'était la première fois, à ma connaissance, que deux femmes animaient une émission ensemble. Andréanne et moi, on était tellement complémentaires, complices, exigeantes. Il y avait un tel humour entre nous: on était aussi folles en ondes qu'en dehors!

Dans les moments les plus difficiles de ma maladie, je me disais parfois: «Bon. Qu'est-ce que je choisis? L'humour ou le désarroi? Tu ferais mieux de prendre l'humour, ma fille, parce que le désarroi ne va te mener nulle part.» Avec Andréanne, c'était comme ça. En quatre ans, il n'y a pas eu une seule fois où on n'a pas été sur la même longueur d'ondes. On avait des personnalités différentes au départ, et on les accentuait en ondes. On s'était donné des rôles. Andréanne était la femme qui vivait seule, la célibataire qui a des problèmes avec son auto et plein de livres dans sa maison. Moi, j'étais la mère de famille qui avait des problèmes de petits, un chien, un chat, un mari et tout.

On était des filles d'information, Andréanne et moi, et *La Vie quotidienne* représentait ce qu'on avait toujours voulu faire toutes les deux. On faisait l'émission comme si personne d'autre n'écoutait. Pour alimenter la réflexion de quelqu'une, le témoignage d'une personne ordinaire est certainement aussi valable qu'une entrevue avec un ministre de n'importe quoi. Tout était dans le ton. On se moquait l'une de l'autre. On disait en ondes des choses qui frisaient parfois le double sens, et ça, les femmes ne se l'étaient jamais permis. On transgressait des tas de choses.

Je pense que cette audace vient avec la maturité. On n'aurait pas pu l'avoir plus jeunes. Et c'est ça qui était agréable: être bien dans sa peau de femme de 45 ans et profiter de toutes les expériences de sa vie.

Andréanne a été très bouleversée par ma maladie. Quand je l'ai appelée, tout ce qu'elle a trouvé à dire, c'est: «Mon chéri, mon chéri, mon chéri», et elle braillait. Je lui disais que j'étais encore en vie, et elle me répétait «Mon chéri» en pleurant. Ça a été ça, notre téléphone. J'étais moi-même bouleversée parce qu'elle n'est pas une fille qui pleure.

On ne se voyait pas en dehors du studio, mais on savait qu'on pouvait toujours compter l'une sur l'autre. Quelquefois, on est allées manger ensemble. Mais manger avec Andréanne, ça veut dire entrer dans un restaurant à 6 heures, et être encore là à 3 heures du matin...! Je ne pouvais pas le faire toutes les semaines. Notre amitié est très profonde, même si on ne se parle pas ou on ne se voit pas pendant six mois.

On se confiait beaucoup l'une à l'autre pendant le travail. On arrivait une heure à l'avance le matin et on avait le temps de se raconter tout ce qui s'était passé la veille. On avait même un code pour dire «J'ai fait telle chose», ou «Je suis allée à telle place.» Quand on se parle, on peut se raconter nos vies en cinq minutes. J'avais beaucoup de responsabilités en ce temps-là, et c'était précieux d'avoir quelqu'un qui m'écoutait, à qui je pouvais dire que j'en avais ras le bol. Andréanne répondait: «Peut-être as-tu raison, mais as-tu pensé à telle chose?» Et là on se mettait à rire, invariablement.

Aujourd'hui, c'est l'intervieweuse interviewée. Mais quand il s'agit de quelqu'une de la trempe de Lizette Gervais, ce sont les deux interviewées de LVR qui rasent les murs de timidité, même si nous la connaissons déjà et estimions autant la personne que la journaliste. Nous venions discuter d'un sujet tragique, mais nous avons d'abord parlé métier. Comme si nous ne pouvions pas nous en empêcher, parce qu'il est difficile de parler maladie d'emblée avec une vivante de cette envergure. «Dans une entrevue, tout est dans la

Lizette et Andréanne

première question, non?», a d'abord demandé Nicole.

Non. Tout est dans la dernière, a-t-elle répondu. Quand on est limitée dans le temps, comme à la radio, il faut se garder quelque chose de *punché* pour que ça rebondisse à la fin. Je trouve inacceptable qu'un-e interviewer-euse dise: «Ce que vous aviez à nous dire était bien intéressant, mais nous n'avons plus de temps.» Je suis peut-être de la vieille école, mais il vaut mieux déplacer un-e autre invité-e et lui donner tout le temps qu'il lui faut. Il faut être souple.

Si j'ai parfois la nostalgie de la radio? Non, pas vraiment. Dans ce métier, on est tellement bousculée qu'on n'a pas tellement le temps de maintenir le contact, même avec des gens intéressants. On fait une longue entrevue, mais on ne revoit pas la personne après, parce que quelqu'un d'autre attend pour être interviewé. C'était comme ça, en tout cas, à *La Vie quotidienne*, qui durait plus de deux heures, en direct.

En entrevue, on touche des aspects auxquels on n'oserait jamais toucher autrement. On est indécente, voyeuse. On fouille dans la vie des gens, on respecte à peine la durée d'une réponse. On arrive quasiment avec une stratégie, comme pour piéger les gens. Alors que mes rapports avec les gens, dans la vie, ne sont pas du tout comme ça. Je suis double. Il paraît que je suis une parfaite «géméaux». Andréanne me le répétait toujours.

Lizette Gervais a quitté Radio-Canada en 1980, alors que l'émission avait toujours le vent dans les voiles. Parce qu'elle avait l'impression de n'avoir plus rien à dire, de n'apporter plus rien de neuf. On lui a proposé un contrat comme présidente à l'Office des services de garde à l'enfance du Québec. Cette question l'avant toujours préoccupée, elle a accepté. En 1982, elle entrait au Secrétariat à l'adoption, toujours au ministère des Affaires sociales, pour s'occuper principalement des dossiers d'adoption internationale et de recherche des antécédents. Elle y est toujours.



HÉLÈNE PEDNEAULT

avril 1986

que plus j'étais tendue, plus la douleur était forte. Et finalement, je prenais des calmants. C'était presque un cercle vicieux. Je ne voulais pas en prendre trop, et je finissais toujours par en prendre. Mais c'était des douleurs contrôlables. Je n'ai pas eu la peur panique de vivre avec une douleur permanente insupportable, sur laquelle je n'aurais aucun contrôle. J'allais avoir mal un bout de temps, mais un calmant atténuerait ma douleur quand je le voudrais. J'arrivais même à dormir sans somnifères: le soir et la nuit sont pourtant des périodes très angoissantes à l'hôpital.

NG: Quand on vit des choses aussi difficiles, quand on affronte la mort, qu'est-ce qu'on attend de ses ami-e-s?

LG: Je voulais que mes ami-e-s parlent de ce qui les intéressait, de ce qu'ils vivaient. Quand je parlais de moi, j'avais l'impression de m'effondrer et d'aller plus mal. Tellement de gens m'ont manifesté leur amitié à ce moment-là, c'est incroyable. Chez moi ou à l'hôpital, des gens qui ne s'étaient jamais rencontrés se rencontraient tout à coup. Et ça créait une espèce de climat qui obligeait à aller à l'essentiel.

NG: Tu allais au coeur des choses...

LG: Mes ami-e-s faisaient probablement un choix dans les choses qu'ils me racontaient. Mais on ne «placotait» pas, dans le genre: «J'ai acheté telle chose, j'ai fait mon marché, j'ai vu une robe, etc.» C'était beaucoup plus profond.

J'ai aussi donné à certain-e-s ami-e-s très proches des choses qui m'appartenaient: par exemple un bijou que j'avais porté, que j'aimais beaucoup, et que je vois maintenant sur elles. Ou encore des objets qui me tenaient à coeur et que je vois maintenant dans leurs maisons. Cela crée un autre type de liens.

HP: En fait, ta vie a été complètement transformée en un an, plus que pendant les 50 années précédentes...

LG: Ah! oui! Quand j'ai commencé à me rendre compte que j'avais toutes les chances au monde de survivre après une intervention majeure, mutilante, et que je restais avec un handicap, cela m'a pesé. Mais à l'hôpital, je lisais *La Vie en rose* (je ne dis pas ça pour vous faire plaisir), et à ce moment-là il y a eu un article d'Anne-Marie Alonzo, «Cuir et chrome³». Je le relisais tous les soirs. J'avais déjà fait une entrevue avec elle, et je considère que c'est la meilleure entrevue que j'aie jamais faite. Cela tient à elle, pas à moi. Si elle était capable de survivre, et d'autres comme elle, avec un handicap qui a changé toute sa vie, moi aussi je le pouvais.

J'ai compris alors que vivre n'était pas seulement se laisser vivre, même si j'avais une sorte de deuil à faire de mon corps, de certaines parties de mon corps. Pour moi, ce deuil était d'autant plus important que je n'avais jamais donné naissance à des enfants. J'avais l'impression que je m'étais encore punie par ce cancer à l'utérus. Je n'aurais pas pu faire un cancer du poumon! En moi, quelque chose n'avait pas été réglé par rapport à la maternité. J'avais toujours été perfectionniste: la petite fille sage, parfaite, presque modèle. Je ne voulais pas être dans

la peau de quelqu'un d'autre. Je me convenais. Et puis tout à coup... la grande faille dans la perfection: je ne pouvais pas avoir d'enfant.

HP: Mais tu l'as vécue la maternité, tu as adopté des enfants...

LG: Oui, mais j'aurais eu besoin, dans mon corps, de vivre une grossesse. J'avais pris la décision de vivre une grossesse et d'adopter un enfant aussi. J'avais besoin des deux. Finalement, j'ai vécu la maternité sans grossesse, sans donner naissance, sans accouchement.

NG: Colette disait: «Mon corps sait ce que ma tête ne veut pas savoir.»

LG: Oui, c'est vrai. Et moi qui n'ai jamais réussi à mener une grossesse à terme, je me suis prise pour la mère de tout le monde.

HP: Est-ce que toi, tu te laisses materner maintenant?

LG: Ah! oui, tout à fait! J'ai commencé à me laisser materner par ma mère il y a quelques mois. Parce que je me prenais aussi pour la mère de ma mère. À cause d'elle et de mes enfants, je trouvais épouvantable ce qui m'arrivait. Je souhaitais parfois être seule et décider pour moi, ne pas vivre pour les autres et me donner à moi-même la liberté de vivre ou de mourir. Mais je me l'interdisais. Je me sentais responsable et coupable de faire vivre «ça» à mon entourage.

Maintenant, j'ai replacé les choses: mes enfants sont mes enfants, moi je suis moi et ma mère est ma mère. Et quand je vais chez elle, je vais chez ma mère. Elle me prépare des petits repas. Elle se comporte comme une mère qui s'occupe de sa fille malade. Et à mesure que sa fille est de moins en moins malade, elle s'en occupe de moins en moins.



1970: Lizette avec ses enfants Louis Nghia et Julie Sauvé.

NG: Peut-on faire un lien entre ton engagement social et ce goût de materner, de toujours aider le monde? Tu t'es occupée des prisonniers, de défendre les droits de la personne, en plus de ta carrière et de tes enfants. Tu étais toujours disponible pour les grandes causes...

LG: Oui, peut-être. Mais la culpabilité joue beaucoup dans tout cela aussi. Je me sentais coupable d'avoir été choyée par la vie. J'avais réussi mes études, j'avais la chance d'avoir un métier intéressant. Tout marchait bien pour moi, et je m'étonnais toujours que



Photo: Sylvaine Dufoix

ce soit aussi facile. Même si j'aurais sûrement eu une carrière plus prestigieuse si j'avais été un homme.

NG: Et tu sentais le besoin de payer pour ça?

LG: Oui. Il y avait à côté de moi des gens tellement démunis. Cela n'avait pas de sens. Et à cause de ma position sociale, dans des emplois de responsabilité, de vedettariat si l'on veut, je pouvais encore mieux aider les autres. Au fond, j'ai toujours trouvé mes activités bénévoles plus gratifiantes que mon métier. J'y rencontrais des gens que je pouvais amener dans les médias, pour faire connaître leur cause ou pour entendre leur

témoignage. Je n'ai jamais séparé mes engagements sociaux de mon métier.

HP: Finalement, dans ton imagerie positive, as-tu fini par tuer ton oiseau noir?

LG: Oui. Mais c'est curieux: après l'intervention, je n'étais plus capable d'écouter ma cassette et je n'arrive plus aujourd'hui à créer mon oiseau noir, à l'imaginer. Je vis maintenant au jour le jour. J'ai le trac chaque fois que je fais quelque chose, que ce soit prendre un taxi ou faire une émission. Je reviens dans le monde. C'est vraiment une espèce de renaissance. Je vois les choses tellement différemment. Moi qui prêchais la tolérance, je me suis rendu compte que je ne l'étais pas toujours. Mais là, je le suis vraiment. Je prends les gens tels qu'ils sont. Et ils me prennent comme je suis.

HP: Quelque part, tu as lâché du lest?

LG: Oui. Des ami-e-s m'ont dit qu'ils voulaient que je reste en vie, et c'est important. L'un d'eux, qui avait toujours respecté mes choix, m'a dit un jour: «Reste en vie pour moi.» La maladie a modifié tous mes rapports avec les gens.

J'ai certainement une vingtaine d'ami-e-s très près de moi, sur lesquels je pouvais compter à n'importe quel moment, jour et nuit. L'une de mes amies travaillait toute la nuit et au matin, elle prenait sa voiture, partait de Québec et venait me voir. C'était ce type d'amitié-là. Il y avait tellement de monde qui pensait à moi, cela doit être ce qu'on appelle la «communion des saints», l'énergie, les âmes.

HP: As-tu beaucoup pensé à la mort avant l'intervention?

LG: Non. J'avais bien plus peur de vivre en faisant pitié. Je n'avais pas peur de la mort. J'avais peur de continuer à dépendre de tout le monde comme cela avait été le cas pendant les mois qui venaient de s'écouler. Et la mort, je me donnais encore le temps d'y penser. Pour moi il n'y avait rien de précis après, je n'étais pas rendue là.

Le combat n'est pas terminé. Depuis juin 85 jusqu'à mars 86, au moment de la remise de cet article, le scénario s'est modifié: la mère de Lizette, dont elle était très proche, est décédée subitement à la fin du mois d'août. Puis il y a eu des complications suite à l'intervention, un douloureux zona causé par l'épuisement, deux hospitalisations de l'automne 85 jusqu'à janvier, et une autre intervention chirurgicale due à une occlusion intestinale. Cela fait beaucoup pour une seule femme.

Je rêve qu'on puisse un jour arriver à partager la souffrance à plusieurs.

1/ Ces deux heures d'émission seront diffusées les vendredis 28 mars et 4 avril, à Radio-Québec.

2/ Voir encart «La méthode Simonton».

3/ Voir *La Vie en rose*, février 1985.



Touchez!
... une responsabilité à partager

Le Regroupement des intervenantes / ts en planification des naissances / éducation sexuelle de la région 06.

CLSC Centre-Sud • CLSC Longueuil-Ouest • CLSC Seigneurie de Beauharnois • CLSC Module Lachine • CLSC Rivière des Prairies • Centre de santé des femmes du quartier • CLSC Côte des Neiges • CLSC du Manigot • D.S.C. Lakeshore • Clinique des Jeunes St-Denis • CLSC Module Snowdon • CLSC Parc Extension • CLSC Métro • CLSC Vallée des Forts • CLSC Lamater • CLSC Montréal-Nord • CLSC St-Michel • CLSC Norman Bethune • Cité de la Santé de Laval • CLSC Outremont Mont-Royal • CLSC Secteur Bordeaux • CLSC Jean-Olivier Chénier • CLSC La Presqu'île • CLSC des Mascoutains • Hôpital Charles LeMoine • CLSC Longueuil-Est • CLSC Haute Yamaska • CLSC Mercier-Ouest • CLSC La Petite Patrie • CLSC Joli-Mont • CLSC Centre-Ville • Centre hospitalier St-Luc • CLSC Hochelaga-Maisonnette • CLSC J.-Octave Roussin • CLSC Rosemont • CLSC Module St-Laurent • Centre hospitalier de Valleyfield • Hôpital Ste-Jeanne d'Arc • CLSC Anjou • CLSC St-Hubert • CLSC Arthur-Caux • CLSC Ste-Rose de Laval • CLSC des Hautes Laurentides • CLSC de Farnham • CLSC Jardin du Québec • CLSC Huntingdon • CLSC Brandon • Centre hospitalier Maisonnette-Rosemont • CLSC Ahuntsic • CLSC Module Verdun • DSC Verdun • CLSC St-Léonard • CLSC du Havre • CLSC Châteauguay • CLSC Pierrefonds • CLSC St-Louis du Parc • CLSC La Chênaie • DSC Honoré Mercier • CLSC des Seigneuries